

Accueil > Opinions > Chroniques >  Réservé aux abonnés

Les autodafés des géants de l'IA, une confiscation du savoir qui augure du pire

CHRONIQUE. En achetant des montagnes d'ouvrages rares avant de les détruire, afin d'entraîner leurs modèles d'intelligence, les entreprises telle Anthropic font peser des menaces sans précédent sur tout un chacun. En 1983, Leo Löwenthal explicitait le péril que constitue la destruction des livres. Son analyse, qui paraît cet automne, conserve toute son acuité

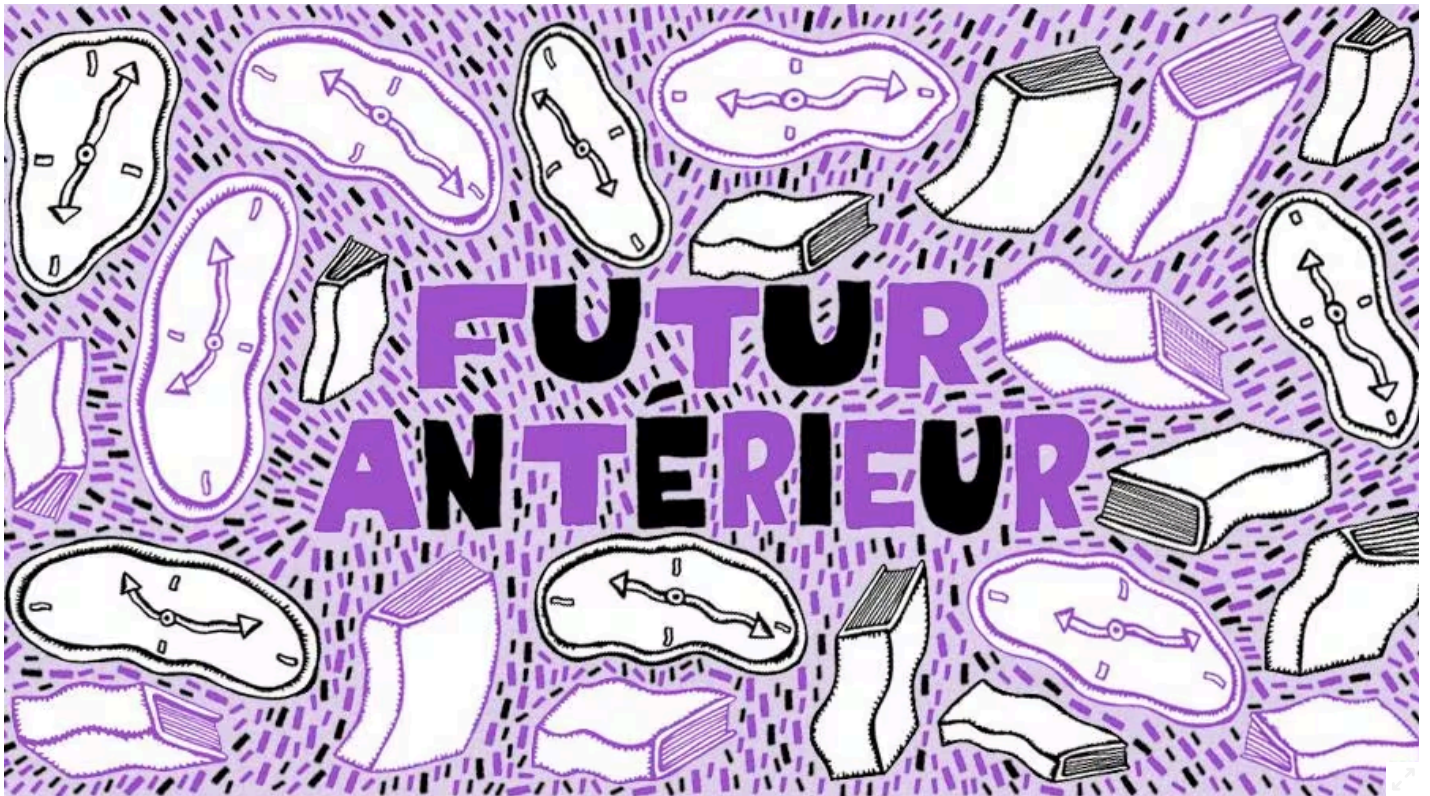


Illustration originale. — © Hector de La Vallée pour Le Temps

 **Gauthier Ambrus**
chroniqueur

Publié le 29 septembre 2026 à 20:17. / Modifié le 29 septembre 2026 à 20:18.
 3 min. de lecture

Futur antérieur

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique. **Retrouvez [ses chroniques](#).**

«On achève bien les chevaux», comme l'énonce le titre d'un film mémorable de Sydney Pollack. «Alors pourquoi pas les êtres humains?» enchaîne celui qui a prononcé cette phrase. Et donc pourquoi pas les livres, aurions-nous envie d'ajouter? Leur avenir ne s'annonce pas sous de très bons augures en effet, si l'on en juge par les nouvelles qui tombent. Des entreprises de l'IA, notamment Anthropic, n'ont-elles pas été surprises en train d'acheter incognito des masses de livres rares et anciens afin d'engraisser leur système?

Jusqu'ici rien que de bien normal. On pourrait même croire à une mission salubre, offrant ainsi une seconde chance à des invendus qui dorment sur les étagères des libraires. Sauf que les ouvrages sont impitoyablement détruits, une fois qu'on en a extrait la substantifique moelle. Pour des raisons qui ne tiennent pas seulement aux exigences de la numérisation. Leur suppression physique permet aux entreprises de contourner les restrictions imposées par le respect du droit d'auteur: plus un livre est rare, plus il est facile de s'abriter derrière l'exception du «fair use» qui autorise, dans le droit des Etats-Unis, à exploiter le contenu d'un livre si cela sert un intérêt collectif.

Lire aussi: [Hypocrisie, double langage et secrets bien gardés: les géants de l'intelligence artificielle ont semé la panique avec une stratégie diabolique](#)

Dans le ventre mou des IA

Le problème, évidemment, c'est de voir disparaître ainsi des flots d'ouvrages et de documents dont rien ne dit qu'on les retrouvera ailleurs, si ce n'est malaxés dans le ventre mou des IA. Avec une conséquence plus pernicieuse encore: celui de voir confisqués des pans entiers du savoir, de l'histoire ou de la création humaine au profit d'entreprises privées qui en contrôleront désormais l'accès et le contenu, sans nulle certitude sur le respect de leur intégrité. Bref, on pourrait imaginer un futur dystopique, mais finalement assez réaliste, où les livres matériels auraient presque entièrement disparu, au profit d'algorithmes tout-puissants qui réguleraient désormais l'accès à la connaissance ou à l'imaginaire.

Les esprits seraient de fait mis en cage, un peu à la manière du monde «cauchemardé» par Ray Bradbury dans *Fahrenheit 451*, mais sans violence ni coercition. Ce n'en serait pas moins d'authentiques autodafés, si la tendance devait se confirmer ou, pire, se faire système. Des autodafés industriels et pragmatiques, faits pour une époque qui n'en pratique plus comme jadis, sauf ici ou là, dans ses sautes d'humeur. Le degré ultime de la destruction du livre, sous les auspices d'une humanité qui aurait tourné le dos à l'écrit, parce qu'elle n'en aurait plus besoin ou ne saurait plus qu'en faire: tout n'est-il pas déjà dans l'IA?

Un petit livre qui paraît cet automne nous donne justement les moyens intellectuels de mieux comprendre ce qui se joue dans un phénomène transhistorique comme l'autodafé (puisqu'il est aussi vieux que l'écriture), y compris sous cet ultime avatar. Son auteur, Leo Löwenthal (1900-1993), fut l'un des derniers représentants de la célèbre Ecole de Francfort (Adorno, Horkheimer...), connue pour la puissance de sa sociologie critique appliquée aux divers aspects du monde contemporain. Né en Allemagne, il émigra aux Etats-Unis dans les années 1930 pour échapper aux persécutions antisémites.

Lire aussi: [Face à une IA capable de «prendre le contrôle de l'intégralité d'internet», les géants appellent à ralentir. Mais leur sincérité est sérieusement mise en doute](#)

Un aplatissement fatal

Issu d'une conférence prononcée à Berlin en 1983, *Autodafés. Ces livres qu'on brûle* (trad. R. Béhar, Rue d'Ulm, 152 pages) fait figure à la fois de bilan historique et de testament intellectuel, également précieux à considérer pour les lecteurs d'aujourd'hui. Après avoir rapidement traversé l'histoire (de la Chine du IIIe s. av. J.-C. au nazisme et au stalinisme, en passant par l'Inquisition), Löwenthal tente une intéressante «élucidation analytique» de l'autodafé, à partir de trois visées qui sont présentes peu ou prou dans toutes ses manifestations: l'effacement de l'histoire, l'éradication des «ennemis» du système, la liquidation de l'individu.

Si le «système» est sans doute assez fort aujourd'hui pour englober ses adversaires, les deux autres points en revanche restent d'une étonnante actualité. Avec la disparition possible (programmée?) des livres et l'horizontalité qui caractérise l'IA, la profondeur historique subit un aplatissement sans doute fatal. Quant au sort de l'individu, il n'est guère plus enviable, pris en tenaille entre la machine qui se substitue à lui dans l'acte de réflexion et les impositions collectives dont se nourrissent les algorithmes. Les autodafés pratiqués par Amazon and Co pourraient donc bien être les derniers: que laisseront-ils à brûler derrière eux?